

DISCOURS ALTERNATIFS TRANSAMÉRICAINS: ENTRE L'ERRANCE ET L'ANCRAGE

Ivete Walty
Pontifícia Universidade Católica de Minas Gerais/CNPq

Étude de textes relatifs aux habitants de rue de grandes villes, en prenant ceux-ci soit en tant que sujets/auteurs, soit en tant qu'objets/personnages; les textes ont été publiés notamment dans les journaux de rue, organisés par l'INPS – International Network Street Papers, en vue de tracer des routes inter/ou transaméricaines. Cette étude prendra comme base la notion d'“informalité”, développée par Frédéric Leseman (2009 et <http://www.ucs.inrs.ca/inc/RECIM.pdf>), au sein de sa réflexion sur le niveau d'intervention de l'État dans les activités économiques, politiques et socioculturelles dans les sociétés du Sud et du Nord. Nous prétendons en plus analyser le rôle de l'intellectuel dans des partenariats établis au cours de ce processus d'interactions sociopolitiques.

Au début de cette année, j'ai reçu de l'Organisation civile d'action sociale – OCAS¹ –, une demande d'aide financière, destinée à maintenir le journal de rue du même nom, vendu par les sans-logis dans les villes de Rio de Janeiro et São Paulo. En justifiant une telle sollicitation, le rédacteur raconte que l'une des raisons de la situation précaire dans laquelle se trouve le groupe de journalistes volontaires qui travaillent dans la revue est que le maire de São Paulo, Gilberto Kassab, en avait interdit la vente hors des endroits autorisés. Ainsi, au lieu d'être offerte par un vendeur qui travaille dans des espaces libres, comme l'entrée du MASP – Musée d'Arts de São Paulo, en principe fréquenté par des gens sensibles à cette sorte de production culturelle alternative –, la revue serait mise à vente chez les marchands de journaux ou dans des stands autorisés.

Il vaut la peine de lire le message reçu:

La revue OCAS a besoin de votre aide !

Ocas aide des milliers de personnes en situation de risque social à récupérer la dignité à travers leur propre travail. En plus de ventes de la revue, Ocas travaille aussi avec une série d'actions qui se proposent à offrir des chances pour que certaines personnes se reconnaissent et soient reconnues en tant qu'individus actifs et faisant partie de la société.

Mes amis: Projet Ocas, la revue a besoin de divulgation. Ocas est un travail volontaire fait par des journalistes et des professionnels de la communication. La dernière édition est sortie parce qu'on a obtenu un appui du syndicat des employés du commerce. Comme aide, Kassab a fait en réprimer la vente dans les rues.

Nous avons besoin de créer de nouveaux lieux de vente, c'est-à-dire, des points de vente fixes, avec l'acceptation des responsables, pour que nous puissions donner libre cours à cette demande. Nous avons besoin de divulguer le projet, le nom de la revue, d'obtenir des espaces dans les médias, enfin de rendre le produit (revue) plus facilement négociable.... Regardez une très jolie vidéo. - <http://www.ocas.org.br/> . (Janaina Lourenço)

¹ Oca est aussi le nom de la maison des indiens.

Comme l'on peut observer dans le texte ci-dessus ou dans la vidéo qui circule maintenant sur le site de la revue sur Internet, l'Organisation non gouvernementale dépend de volontaires individuels et/ou groupes. En choisissant la troisième voie, la revue occuperait la place d'une production alternative ou informelle, dans la mesure où elle construit, moyennant des partenariats, des voies qui ne dépendent pas du gouvernement, ou des institutions liées à lui. Dans ce sens, on doit chercher dans le site du RECIM – *Réseau international de recherche comparative sur l'informalité dans les métropoles* –, la définition d'informalité présente dans la description d'objectifs du groupe:

Il a pour objectif de développer, dans une stratégie de comparaison Nord-Sud, *une réflexion interdisciplinaire sur les processus sociaux, économiques et culturels associés à la croissance de l'informalité dans les sociétés contemporaines, particulièrement manifestes dans les espaces métropolitains*. Ces phénomènes concernent tant les domaines du travail et de la consommation que de la circulation illicite des biens et des personnes. Ils prennent en particulier la forme de réseaux qui caractérisent, par exemple, la croissance de trafics divers favorisée par les processus de globalisation. Ils témoignent de l'affaiblissement des capacités traditionnelles de régulation des États, mais aussi de l'émergence de nouveaux modes de régulation qui se déploient au-delà des espaces nationaux. Ils sont par ailleurs étroitement associés à la polarisation socio-économique croissante des sociétés nationales, engendrant de nouveaux phénomènes associés à la pauvreté, tels que l'immigration illégale, le travail informel, les trafics, l'insécurité. Mais ils donnent naissance également à de nouvelles configurations de liens sociaux transnationaux, à de nouvelles formes d'action politique qui visent à réduire la violence, à créer de la paix, de la stabilité et de la sécurité dans un monde en bouleversement. (<http://www.ucs.inrs.ca/inc/RECIM.pdf> - consulté le 21 mai 2010)

On doit mettre en relief notamment le paragraphe final du texte où il est question du côté positif des activités informelles qui, en réseau, créent de nouvelles possibilités d'action économique et politique. Il semble qu'OCAS s'y ajuste, dans son rôle de réintégrer des habitants de rue dans le réseau urbain, en leur favorisant l'exercice de la citoyenneté.

Il est curieux d'observer l'ambiguïté de la place occupée par l'organisation quant à son rapport avec le gouvernement institué. D'une part, elle a été créée et continue active, en fonctionnant sans son intervention, en plus de voir souvent ses actions interrompues par les organes municipaux et étatiques; d'autre part, dans la lutte pour sa survie, elle ne peut pas renoncer à l'aide financière de ces organes, quand cette aide devient disponible.

Son territoire se déploie en plusieurs autres: la petite entreprise qui accueille les volontaires – journalistes et professionnels de la communication –, les rues de la ville où circulent les vendeurs dans leur rapport avec la population, le site qui abrite l'organisation dans son interface avec une autre plus grande, l'INSP - International Network Street Paper (<http://www.street-papers.org/11.htm>).

Commencée en 1990, l'INSP associe des pays développés et en cours de développement, en croyant à l'échange de connaissances et d'expériences aussi bien parmi ces partenaires-là, que parmi des partenaires locaux engagés dans le processus. Ainsi, le réseau international de revues pourrait-il être caractérisé comme une action

collective à partir de l'interaction en réseau (cf. Scherer-Warren, 2006, p. 216-217).

L'auteur, qui sépare ces réseaux en deux catégories: « collectif en réseau » et « réseaux de mouvements sociaux », affirme que:

Collectif en réseau concerne les connexions dans une première instance communicationnelle, instrumentalisée à travers des réseaux techniques, de plusieurs acteurs ou organisations, qui visent à diffuser des informations, chercher des appuis solidaires, voire établir des stratégies d'action conjointe, tel que, par exemple, les *links* et les connexions que les ONGS promeuvent entre elles ou avec d'autres acteurs politiques importants, à travers Internet ou au moyen d'autres formes de média alternative. (SCHERER-WARREN, 2006, p. 216)

D'autre part l'auteur affirme que le réseau de mouvements sociaux est plus complexe dans la mesure où ceux-ci

transcendent des organisations empiriquement délimitées, [en connectant], symboliquement et solidairement, des sujets individuels et des acteurs collectifs, dont les identités se construisent progressivement dans un processus dialogique [...], d'identifications sociales, éthiques, culturelles et/ou politico-idéologiques [et] d'échanges, négociations, définition de champs de conflits et de résistance aux adversaires et aux mécanismes de discrimination, domination ou exclusion systémique (SCHERER-WARREN, 2006, p. 216).

Tout indique que l'INSP s'insère dans le premier bloc, ce qui n'empêche pas son rapport avec d'autres mouvements sociaux. Cependant, plus que de classer, il est important de chercher à comprendre cette sorte de mobilité socioculturelle. C'est pourquoi il est nécessaire de mettre en évidence le jeu dans lequel s'engagent ces publications alternatives, qui, liés en réseau marqué par la solidarité, se soumettent aux lois du marché et à ses règles d'achat et de vente, en ayant pour objectif de réinsérer du point de vue économique et social les marginalisés urbains.

Le texte ci-dessus, emprunté à un travail à moi à être publié, ratifie l'aspect pluriel et hybride d'OCAS, comme un lien non pas d'un réseau, mais de plusieurs. Le premier, qui rattache le vendeur sans-logis aux journalistes responsables de la revue; le deuxième, celui qui se forme avec l'intégration des lecteurs; le troisième, qui accueille tous ceux qui fréquentent leurs pages, soit comme auteurs, comme interviewés, ou comme objet des matières qui y circulent. Tout cela en contact avec les multiples réseaux d'autres revues, comme, par exemple, au Brésil, - *Boca de rua*, à Porto Alegre; en Argentine, *Hecho en Buenos Aires*; à Montréal, *L'itinéraire*; à New York, *The big issue*, en plus de *Cais*, au Portugal ou *Surprise strassenmagazin* (Basel) et *Hinz&Kunzt* (Hambourg), en Allemagne, pour ne citer que quelques-unes des 80 revues accueillies par INSP.

Entre l'errance et l'ancrage

En revenant à la note qui ouvre ce travail – l'interdiction de la vente de la revue Ocas dans les rues de São Paulo – nous pouvons envisager une scène où la rue est

contrôlée par le pouvoir public, dans le but de maintien de l'ordre (et du progrès?)². Pour cela, on répète le mouvement d'aplanissement qui marque la colonisation, soit celle proprement dite, soit celle qui se répète dans l'histoire du Brésil et dans les histoires brésiliennes. On enlève des rues ce qui les fait devenir laide, en les gênant, soit le *footing* des belles femmes, les rendez-vous des hommes politiques ou le commerce rue d'Ouvidor, dans le Rio de Janeiro du passage du XIX^e. siècle au XX^e., soit le progrès des hommes d'entreprise en plein XXI^e. siècle.

Dans ce mouvement d'aplanissement, qui répète, intra-muros, celui qui a eu lieu ou a encore lieu entre des régions et/ou pays, l'Histoire brésilienne se construit en cherchant une linéarité propre de la modernité. Dans ce but, comme le montre Benjamin, au cours de sa réflexion sur le progrès, on efface des histoires. Plus que cela on efface des subjectivités, en reléguant dans l'anonymat celui qui n'a pas d'autorité pour parler en public, en se construisant en tant que sujet.

La rue, espace public par excellence, perd peu à peu sa fonction d'espace scénique de l'intervention politique des citoyens, en devenant un lieu de passage, couloir d'achat et de vente. Il arrive que, dans les pays latinoaméricains, ce commerce est considéré illégal, car il échappe au contrôle des mairies et ses impôts, en favorisant la survie des dépossédés, sans oublier le renforcement du trafic de drogues avec ses tentacules qui traversent les frontières, y inclus celles de groupes sociaux aux différents niveaux.

À un autre moment, Michel de Certeau (1994), en distinguant tactiques et stratégies, montrait comment les pratiques urbaines qui échappaient au contrôle du pouvoir public avaient lieu comme une énonciation piétonne qui montrait d'autres chemins, en "contaminant" la maille citadine qui auparavant avait expulsé ces agents. Aujourd'hui la situation est plus complexe, car des tactiques se mêlent aux stratégies et le bricolage à l'ingénierie. Même en considérant la relativité des frontières, les idées de ce qui est à nous et de ce qui est à l'autre se maintiennent, suggérées par le verbe "braconner", utilisé par l'auteur quand il analyse la lecture comme acte de braconnage, chasse furtive sur le terrain d'autrui. Un tel verbe, repris comme un concept par Simon Harel (2005), contient un exercice d'appropriation du lieu.

Il est intéressant enfin de réfléchir, à partir de ce concept, sur l'activité de vente de la revue OCAS, dans les rues de São Paulo. À un premier moment il faut considérer que l'organisation qui a donné son nom à la revue a justement pour objectif de promouvoir la sortie des sans-logis des rues, comme l'on peut voir dans le sous-titre "en sortant des rues". Dans ce but, on offre comme un point de passage:

² Ordre et progrès est l'inscription sur le drapeau brésilien.

L'objectif de l'organisation est de fournir des instruments de rachat de l'auto-estime des vendeurs, en créant des mécanismes pour que l'individu devienne son propre agent de transformation, de façon à ce qu' *Ocas* soit un point de passage, et non pas le destin définitif. (Texte à la une de tous les numéros de la revue)

Un paradoxe alors s'installe; pour sortir des rues, n'habitant plus cet espace, le vendeur doit y travailler en vendant des revues. Conséquemment, la fréquentation respectueuse avec d'autres personnes, aux différents niveaux sociaux, est souvent mentionnée par les vendeurs comme une des conquêtes de la nouvelle situation.

La rue, dont ils s'étaient appropriée comme habitation, devient maintenant leur lieu de travail, sanctionné au moins par un groupe de journalistes. Comme l'on peut voir, le licite et l'illicite se mélangent, dans la mesure où les risques continuent à exister, comme le prouvent les actes du maire actuel de São Paulo. Le vendeur d'*Ocas* est considéré par la mairie comme un camelot et, comme tel, contrôlé et poursuivi.

Quel serait le rapport d'une telle situation avec le concept de braconnage, développé par Harel comme "un nouveau mode d'appropriation du lieu", puisque le vendeur, au lieu de se camoufler, veut maintenant s'exhiber pour vendre la revue qui lui rapporte de l'argent, lui confère la citoyenneté et l'auto-estime.

Dans ce sens la revue elle-même serait considérée comme participante d'un "acte significatif qui incite une poétique dont le "transfert" analogique et métaphorique est une forme vivante." (Harel, 2005, p.217). Et si cela est vrai, ce transfert en implique d'autres, qu'il s'agisse des producteurs, ou des lecteurs, dont les subjectivités en processus se (re)constituent.

Des témoignages des vendeurs, en tant qu'auteurs des reportages ou interviewés, laissent émerger un "je", face à un "tu", qui veut se faire entendre.³ Nous pouvons prendre quelques exemples de ce processus. Dans le numéro de février 2003, la section « Tête sans abri » intitulé « Pause pour un bavardage », les vendeurs d'*Ocas* racontent leurs expériences. Jason Prado Mendonça, spécialiste de mécanique, d'hydraulique et d'électricité, mais sans emploi, avoue que sa vie a changé après le début de la vente d'*Ocas*. À propos de la tâche de vendeur, il dit:

C'est un travail lucratif. Pour celui qui croit, c'est un très bon travail, un travail qui fait sortir les personnes des situations difficiles, qui transforme la vie des démunis, de ceux qui n'ont pas d'abri. C'est très difficile d'avoir un emploi quand on vient d'une autre province et qu'on arrive dans la ville sans aucun point de référence. La société discrimine la personne qui habite dans un centre d'hébergement pour itinérants: la société écrase cette personne parce qu'elle la voit comme une ordure. Si on habite dans un centre d'hébergement pour itinérants, on est traité comme un voleur, une ordure, sans aucun respect. La société nous voit comme ça, mais elle ne connaît pas les raisons pour lesquelles la personne est là. (p.10)⁴

³ A ce sujet voir l'essai "Chroniqueurs de la rue: écriture et résistance", présenté au congrès "Espaces contestés", à l'Université de Sherbrooke, en 2009.

⁴ Le texte en portugais présente des « fautes grammaticales ».

Après cela, Jason parle aussi du public qui achète la revue, en insistant sur sa variété. Il enchaîne sur les valeurs que la société exige pour accepter une personne:

Après avoir commencé à vendre la revue, il y a eu un grand changement dans ma vie parce que maintenant les personnes me voient avec une meilleure apparence, avec les cheveux coupés, avec une meilleure capacité de parler parce qu'on a appris à connaître le public. On peut parler avec des médecins, des avocats, des chefs d'entreprise, des juges; on peut parler avec des personnes à qui on n'aurait pas pu imaginer parler avant. (p.10)

Jason domine certaines stratégies du marché et peut donc vendre une bonne quantité de revues pour s'assurer une vie plus digne. Aussi Geraldo Gouveia de Moraes raconte ses expériences comme habitant de la rue, attirant l'attention du lecteur sur l'attrait que ce type de vie exerce sur lui à cause de la liberté qu'elle peut offrir. Il dit que, auparavant, sa vie, soit chez la parenté, soit dans les centres d'hébergement pour itinérants, était comme une prison: « Dans la rue on peut faire ce qu'on veut, sans horaire déterminé ». Il parle aussi du contact avec le public comme quelque chose positive.

La section « Mots de camelots » de la revue québécoise *L'itinéraire* nous fournit un bon corpus pour l'analyse de ce processus. Cylvie Gingras est une de ces camelots, une chroniqueuse de la rue, une journaliste de la revue *L'itinéraire*, à Montréal. Elle y raconte ses histoires et s'affirme en tant que sujet conscient, à travers l'écriture:

Écrire est UN moyen de réinventer le possible et surtout, d'y croire. (...) Lorsque j'écris, je suis à la recherche du sens ultime de la vie, de MA vie parce que j'écris comme je me sens, comme je ressens cette vie qui coule entre mes DOIGTS. (*L'itinéraire*, n° 133, p.28, septembre 2005)

Cylvie commence une de ses chroniques en reproduisant un dialogue où quelqu'un, au téléphone, fait l'éloge de ses articles, mais lui demande pourquoi elle n'écrit pas "dans un vrai journal" (p.29). Impatiente, Cylvie corrige le nom du journal: "– Pas *L'itinérant*, calvaire"! *L'i-ti-né-rai-reuuu! L'i-ti-né-rai-reuuu!*"

Dans ce petit dialogue nous avons des indices qui révèlent le lieu social des interlocuteurs. Monique Proulx, auteur du coup de fil, parle d'un lieu, qui, quoique seulement symbolique, dicté par le sens commun, défavorise et conteste la légitimité du journal dit alternatif, en rattachant l'acte d'écrire dans des journaux traditionnels à la renommée et à la possibilité d'avoir "une grosse pension". Cylvie refuse de rattacher l'écriture seulement à l'urgence et à la nécessité, et, en lui attribuant comme objectif la "recherche du sens ultime de la vie" (p.29), met l'accent sur la première personne du singulier: "de MA vie parce que j' écris comme je me sens, comme je ressens cette vie qui coule entre mes doigts."

On voit donc dans les textes une recherche d'affirmation identitaire, tantôt par la parole reconnue et douce, tantôt par la parole incisive, qui opère une coupure dans le discours institué, donné comme légitime.

On ne peut donc pas tomber dans la dichotomie qui met d'une part la production consacrée, reconnue comme légitime, et d'autre part celle qui sort des rails, soit avec l'aval d'organisations non gouvernementales soit par des initiatives personnelles. Ce qui importe c'est de réfléchir conjointement, comme il est postulé, par exemple, par l'Abecan, sur "une vision du monde issue de la confrontation entre des êtres différents", ou, plus que cela, sur des visions du monde en mouvement, fruit de rencontres et de divergences, de routes établies et de routes alternatives, d'institutions déterminées et de groupes informels.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENJAMIN, Walter. Teses sobre a filosofia da história. In: KOTHE, Flávio (Org.) *Walter Benjamin*. São Paulo: Ática, 1985, p.152-164.
- DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien*. V. 1. Arts de faire. Paris: Union Générale d'Éditions, 1980.
- DE CERTEAU, Michel. *A invenção do cotidiano*. V. 1. Artes de fazer. Petrópolis: Vozes, 1994.
- HANCIAU, Núbia. Braconagens. In: BERND, Zila. *Dicionário: mobilidades culturais: percursos americanos*. Porto Alegre: Literalis, 2010, p.47-65.
- HAREL, Simon. Braconagem: um novo modo de apropriação do lugar? Tradução de Maria das Graças Carvalho. *Interfaces Brasil/Canadá*, n.5, 2005.
- LESEMANN, Frédéric; CÔTÉ, Jean-François (Dir.). *La construction des Amériques aujourd'hui: regards croisés transnationaux et interdisciplinaires*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 2009.
- MASSEY, Doreen. *Pelo espaço: uma nova política da espacialidade*. Tradução: Hilda Pareto Maciel e Rogério Haesbaert. São Paulo: Bertrand Brasil, 2009.
- MASSEY, Doreen. *For space*. London: Sage, 2006.
- SCHERER-WARREN, Ilse. Redes sociais na sociedade de informação. In: MAIA, ROUSILEY ET CASTRO, Maria Cêres (Orgs.). *Mídia, esfera pública e identidades coletivas*. Belo Horizonte: Editora da UFMG, 2006, p.217-227.